

"Conteur" pour dames

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 49

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Gêne, 11, La. D. D. U.

Montreux, Ger 1/2, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

ADMINISTRATION (abonnements, changements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue de la Louve, 1.

SERVICE GRATUIT

du Conteur, durant le 4^{me} trimestre de 1905 (du 1^{er} octobre au 31 décembre), à tout abonné nouveau pour l'année 1906.

La bonne chanson.

Sur la route, des soldats chantaient. Leur pas sonore donnait une cadence robuste à leurs voix fortes qui s'en allaient très loin troubler le silence de la campagne. A les entendre ainsi déboucher au tournant du coteau dans un subit éclat de leur refrain alerte, une joie vous prenait au cœur. Puis ils se sont approchés, leurs voix se sont faites plus distinctes.... et notre joie est partie. Aux femmes apparues sur le seuil des fermes, aux mioches levant vers eux leurs yeux admiratifs, aux paysans courbés sur leur travail et qui se redressaient un instant pour les voir passer, aux maisons cossues, aux vergers paisibles, aux forêts profondes, à l'horizon clair, à toute cette vie simple, saine et charmante, ils lançaient les couplets cyniques et bêtes d'une chanson de barrière ramassée dans quelque « beuglant »....

Je suis parti, songeant à cette détestable manie qui fleurit partout et jusque dans nos campagnes, d'emprunter aux voisins d'outre-Jura leur répertoire le plus inepte. Notre musique populaire est-elle donc si pauvre qu'on ne puisse y trouver le bon refrain, chantant et viril qui réjouit le cœur et raccourcit l'étape ? Notre vie n'a-t-elle pas son côté pittoresque et gracieux propre à inspirer quelque chansonnier du crû ? N'avons-nous pas enfin Jaques-Dalcroze, l'abondant et spirituel compositeur qui nous connaît si bien et qui trousse si gaillardement le couplet ?

Rentré chez moi, je me suis souvenu que Jaques avait fait la part de nos soldats dans ses nombreuses publications et j'ai retrouvé au fond d'une armoire où ils sont restés trop longtemps les trois volumes des *Chansons de route* et le petit *chansonnier* de poche réunissant les plus populaires et les mieux venues des œuvres de Dalcroze.

Le premier volume, « Chants patriotiques », contient seize œuvres d'une inspiration grave et forte; c'est la voix du pays natal qui se fait entendre et que le poète a su interpréter en des vers toujours admirablement adaptés à la mélodie :

Ecoutez la chanson qui chante
L'âme du pays bien aimé;
Elle s'exhale, hymne enbaumé
Du sein de la terre éloquente.

* E. JAKUES-DALCROZE. *Chansons de route*. Trois volumes : 1. Chants patriotiques; 2. Sur la route; 3. Lieds et rengaines. — Chez Sandoz, Jobin et Cie, éditeurs, Neuchâtel et Paris.

Après cette évocation émue, c'est le chant de bravoure :

Soldat, sois fort, fais ce que dois
Pour la patrie et pour nos droits !

qui s'élève et sonne comme une fanfare. Puis la note se fait plus familière :

Si l'étranger venait un jour chez toi,
Dans ta maisonnette,
Et te disait : « Garçon, je veux ton toit :
Va-t-en que je m'y mette ! »
Que répondrais-tu, fils de Jean ?
Je répondrais : Bon sang d'bon sang,
Venez-y donc le prendre, mon toit,
Je saurai le défendre !

L'amour du poète pour son coin de terre trouve des accents d'une émotion vibrante :

O beau pays où je suis né,
O patrie, ô ma sainte mère,
Mon cœur pleure et se désespère,
De ne t'avoir assez aimé !

C'est ensuite la grande mission du « petit soldat » :

Petit soldat qui pars pour la guerre,
Petit soldat,
Songe au pays, songe à ta mère.

Parfois la voix se fait joyeuse et entraînant, le refrain part en fusée :

Hardi, jolis cœurs, en avant l'escadron,
Entrons
Dans la ville
Tranquille
Au bruit des tambours
Au son des clairons !

Dans les vingt chansons du second volume, « Sur la route », éclate encore mieux si possible la manière personnelle de Dalcroze, son imagination inépuisable, ses trouvailles d'expressions charmantes et le dessin varié à l'infini de ses mélodies. Ce sont des chants de marche qui disent le plaisir d'aller « tout le long de l'eau », qui saluent l'allouette regardant du ciel bleu passer le régiment, les filles rieuses :

Oh, qu'on voit de filles gentilles
Au passage du régiment !

Marchons au pas,
Les filles nous aiment !
Jolis soldats, quel plaisir quand même
De cueillir la rose et le lilas !

C'est ensuite le refrain vaillant chanté « le long du cimetière » où dorment les aïeux, le petit village endormi que l'on traverse :

Doucement, petite troupe,
Doucement,
C'est le village au bois dormant.

On voudrait tout citer de ces chansons alertes célébrant les joies du métier de soldat :

Et c'est si bon, tout en chantant
De marcher manche contre manche.
En marquant le pas de nos cœurs battants.

Le troisième cahier, « Lieds et rengaines », contient vingt-six chansons qui ne sont plus exclusivement militaires. D'inspiration très populaire elles réalisent bien le type de la chanson de route, joyeuse et gaillarde, doucement

attendri par instants, qui fait oublier la fatigue. Il y a des choses charmantes dans ce dernier volume et nous ne résistons pas au plaisir de citer encore ce gracieux couplet :

Il est une petit' belle
Tout en satin blanc,
En satin et en dentelles
En dentell's d'argent,
Et mon cœur s'en va volant
Volant autour d'elle.

Dalcroze excelle dans l'art difficile de trouver le refrain qui résume et commente. Les couplets sont bien frappés, d'une allure ronde et pleine. Sa muse est aimable et bocagère, d'une fantaisie charmante, discrètement émue parfois, et d'une gaité fine et saine. C'est bien la « bonne chanson » qu'il nous faut. P. P.

Affaire de fonds.

Un avare tomba gravement malade. Sa vieille gouvernante ne pouvait réussir à lui faire prendre la tisane prescrite par le médecin. Celui-ci, connaissant bien son client, vint un jour à l'heure de la tisane, que le malade prit sans rechigner.

— Mais, mais, monsieur le docteur, comment avez-vous fait ? demanda la vieille servante.

— C'est bien facile ; j'ai tout simplement mis une pièce de dix francs au fond de la tasse.

— Ti possible !... C'est vrai ?... Oh ! je suis bien fâchée, mais avec les gages que monsieur me donne y m'est pas possible de faire ce commerce.

« Conteur » pour dames.

Nous sommes, en ce moment, aussi bien pour la toilette que pour l'ameublement, en plein style Louis XVI, modernisé bien entendu et mis en concordance avec les exigences de nos mœurs actuelles. Nous ne portons pas les fameux « paniers », mais on voit plusieurs corsages délicieux, qui sont identiquement ceux que l'on portait de 1787 à 1792.

Déjà l'on parle du retour des « merveilleuses », avec leurs cothurnes, leur robe ouverte sur le côté et leur taille sur les bras. C'est aller sans doute un peu vite en besogne. L'époque, les mœurs, le genre de vie sont tout autres. Sous l'Empire, Napoléon 1^{er} s'appliquait à se reconstituer une aristocratie et une cour. Se rappelant Marie-Antoinette à Trianon, il installait Joséphine à la Malmaison. C'était la mode des réceptions intimes et un peu guindées. On restait volontiers dans son boudoir ; l'existence féminine était toute de poésie nonchalante et presque passive...

Aujourd'hui, c'est tout le contraire, on va en automobile, en yacht et même à pied. On joue au tennis, on se remue... Voyez-vous la robe ouverte de M^{me} Tallien sur une « quarante-chevaux » ? On s'écriera peut-être : « Mais ce serait un progrès, ce serait la mort du corset ! » Eh ! là, ce malheureux corset, est-il donc si coupable, qu'il faille le proscrire à tout prix. Bien fait, rationnel, il est, nous semble-t-il, fort sain et fort utile. A quelle dame n'est-il pas arrivé de dire, un jour de négligence :

— Ah! il faut que je mette mon corset... quand je ne l'ai pas. Je suis si mal à mon aise!..

La propriétaire d'une grande maison parisienne, qui donne le ton de la mode, disait, touchant ce retour premier empire :

— Pour les robes, je ne vois pas très bien cela ; pour les manteaux, c'est autre chose. Les empiècements, broderies et garnitures jouent un trop grand rôle depuis longtemps pour qu'on ne soit pas obligé de chercher le moyen de les faire valoir au mieux. Pour cela, j'ai dû faire la taille aussi courte que possible.

» Je ne dédaigne pas le style Empire. Je lui emprunte beaucoup d'ornements, de détails de broderie. Il n'y a qu'une chose qui ne me sourit pas, c'est de poser la taille sous les bras. Et maintenant, pour cet hiver, mes manches sont relevées par pointes originales, avec beaucoup d'ampleur dans le haut. C'est presque la manche à gigot, mais enfin ce n'est pas tout à fait cela.

» Les velours, grâce à leur légèreté, à leur souplesse et surtout à leurs coloris très variés, ont beaucoup de succès cet hiver. Il y a particulièrement un velours Saint-Hubert. c'est-à-dire à côtes comme les vêtements des gardes-chasse, qui permet de faire des choses ravissantes.

» Il y a aussi les vêtements jaquette d'allure militaire; la jaquette militaire hussard, par exemple, a grand succès auprès des jeunes femmes.»

Eh bien voilà, mesdames, faites-en votre profit. Soyez toujours gracieuses — il vous est si facile de l'être — vos maris ne vous demandent que cela, à condition toutefois qu'il ne leur en coûte pas trop d'argent.

Le mal du jour. — Un cocher descend à fond de train la rampe du Valentin.

— Mais prenez donc garde, lui crie son client, vous allez nous faire casser le cou.

— Ça m'est égal! Je suis dégoûté de la vie.

Les bougreries marchent. — Comment que ça va, demandait-on récemment à un aubergiste, la famille est bien et les affaires marchent?

— Voilà, ça va... ça va... La vente du vin ne va pas fort; l'argent est rare, mais Dieu soit béni, l'absinthe et l'eau-de-vie n'ont jamais été mieux. Dans un temps, on vendait à la pinte deux ou trois cents litres de ces bougreries; aujourd'hui, il faut bien compter le double.

Dans l'intimité. — *Monsieur à madame* : « Tiens, chérie, voici des fleurs que tu m'avais données lors de nos fiançailles, il y a vingt-sept ans. Ah! nous nous aimions bien alors! »

Madame à monsieur : « Certainement, mon ami. Nous étions si bêtes!... »

Chez le meige Minxit.

M. Lapie, libraire, à Lausanne, vient de rééditer *Mon oncle Benjamin*, le chef-d'œuvre de Claude Tillier, à qui sa ville natale, Clamecy, a érigé récemment une statue. Nous détachons de ce livre les pages où l'auteur raconte la visite que son oncle, le médecin Benjamin Rathery, fit au « meige » Minxit, qui lui offrait la main de sa fille.

M. Minxit, après avoir décoiffé, avec Benjamin, quelques-unes de ses meilleures bouteilles, le conduisit dans sa maison, dans sa cave, dans ses granges, dans ses écuries; il le promena dans son jardin et le força à faire le tour d'une grande prairie arrosée d'une source vive et plantée d'arbres, qui s'étendait derrière l'habitation, et à l'extrémité de laquelle le ruisseau formait un vivier...

— Voilà ma propriété, dit M. Minxit; quand tu seras mon gendre, elle sera à nous deux, et, ma foi, quand je n'y serai plus...

* CLAUDE TILLIER. *Mon oncle Benjamin*. Préface de Lucien Descaves. Lausanne, A. Lapie; Paris, A. Bertout. Imprimé par Fritz Ruedi, Lausanne.

— Entendons-nous, fit mon oncle, êtes-vous bien sûr que M^{lle} Arabelle n'a aucune réputation à m'épouser?

— Et pourquoi en aurait-elle? Tu ne te rends pas justice, Benjamin. N'es-tu pas joli garçon entre tous? n'es-tu pas aimable quand tu le veux et autant que tu le veux? et n'es-tu pas homme d'esprit par dessus le marché?.. Ce qu'il me faut à moi, c'est un enfant du peuple, un homme comme toi, Benjamin, avec lequel je puisse rire, boire et philosopher; un médecin habile qui exploite avec moi ma clientèle, et supplée, par sa science, à ce que n'aura pu nous révéler la divination des urines.

— Un instant, dit mon oncle, je vous prévins, monsieur Minxit, que je ne veux pas consulter les urines.

— Et pourquoi, monsieur, ne voulez-vous pas consulter les urines? Va, Benjamin, c'était un homme d'un grand sens, cet empereur qui disait à son fils: « Est-ce que ces pièces d'or sentent l'urine? » Si tu savais tout ce qu'il faut de présence d'esprit, d'imagination, de perspicacité et même de logique pour consulter les urines, tu ne voudrais faire d'autre métier de ta vie. On t'appellera charlatan, peut-être; mais qu'est-ce qu'un charlatan? un homme qui a plus d'esprit que la multitude. Et, je te le demande, est-ce la bonne volonté ou l'esprit qui manque à la plupart des médecins pour tromper leurs clients? — Tiens, voilà mon fifre qui vient probablement m'annoncer l'arrivée de quelques fioles. Je vais te donner un échantillon de mon art.

— Eh bien! fifre, dit M. Minxit au musicien, qu'y a-t-il de nouveau?

— C'est, répondit celui-ci, un paysan qui vient vous consulter.

— Et Arabelle l'a-t-elle fait jaser?

— Oui, monsieur Minxit; il vous apporte de l'urine de sa femme qui est tombée sur un perron et a roulé quatre ou cinq marches. Mademoiselle Arabelle ne se rappelle pas au juste le nombre.

— Diable! dit M. Minxit, c'est bien maladroite de la part d'Arabelle; c'est égal, je remédierai à cela. Benjamin, va m'attendre dans la cuisine avec le paysan, tu sauras ce que c'est qu'un médecin qui consulte les urines.

M. Minxit rentra dans sa maison par la petite porte du jardin, et cinq minutes après il arrivait dans sa cuisine, harassé, courbaturé, une cravache à la main, et revêtu d'un manteau crotté jusqu'au collet.

— Ouf! dit-il en se jetant sur une chaise, quels abominables chemins! je suis brisé; j'ai fait ce matin plus de quinze lieues; qu'on me débotte bien vite et qu'on me bassine mon lit.

— Monsieur Minxit, je vous en prie! lui dit le paysan, lui présentant sa fiole.

— Va-t-en au diable avec ta fiole! dit M. Minxit; tu vois bien que je n'en peux plus. Voilà comme vous êtes tous; c'est toujours au moment où j'arrive de campagne que vous venez me consulter.

— Mon père, dit Arabelle, cet homme aussi est fatigué; ne le forcez pas à revenir demain.

— Eh bien, voyons donc la fiole, dit M. Minxit d'un air extrêmement contrarié; et s'approchant de la fenêtre: Cela, c'est de l'urine de ta femme, n'est-ce pas?

— C'est vrai, monsieur Minxit, dit le paysan.

— Elle a fait une chute, ajouta le docteur, examinant de nouveau la fiole.

— Voilà qui est on ne peut mieux deviné.

— Sur un perron, n'est-il pas vrai?

— Mais vous êtes donc sorcier, monsieur Minxit?

— Et elle a roulé quatre marches.

— Cette fois, vous n'y êtes plus, monsieur Minxit; elle en a roulé cinq.

— Allons donc, c'est impossible; va recompter les marches de ton perron, et tu verras qu'il y en a quatre.

— Je vous assure, monsieur, qu'il y en a cinq et qu'elle n'en a pas évité une.

— Voilà qui est étonnant, dit M. Minxit, examinant de nouveau la fiole; cependant il n'y a bien là-dedans que quatre marches. A propos, m'as-tu apporté toute l'urine que ta femme t'avait remise?

— J'en ai jeté un peu par terre, parce que la fiole était trop pleine.

— Je ne suis plus surpris si je ne trouvais pas mon compte; voilà la cause du déficit; c'est la cinquième marche que tu as renversée, maladroit! Alors, nous allons traiter ta femme comme ayant roulé cinq marches d'un perron.

Et il donna au paysan cinq ou six petits paquets et autant de fioles, le tout étiqueté en latin.

— J'aurais cru, dit mon oncle, que vous auriez d'abord pratiqué une abondante saignée.

— Si c'eût été une chute de cheval, une chute d'arbre, une chute sur la route, oui; mais une chute sur un perron, voilà toujours comme cela se traite.

Une jeune fille vint après le paysan.

— Eh bien! comment va ta mère? lui dit le docteur.

— Beaucoup mieux, monsieur Minxit; mais elle ne peut reprendre ses forces, et je venais vous demander ce qu'elle doit faire.

— Tu me demandes ce qu'il faut lui faire, et je parie que vous n'avez pas le sou pour acheter des remèdes!

— Hélas! non, mon bon monsieur Minxit, car mon père n'a plus d'ouvrage depuis huit jours.

— Alors pourquoi diable ta mère s'avise-t-elle d'être malade?

— Soyez tranquille, monsieur Minxit, aussitôt que mon père travaillera, vous serez payé de vos visites; il m'a bien chargée de vous le dire!

— Bon! voilà encore une autre sottise, il est donc fou, ton père, de vouloir me payer mes visites quand il n'a pas de pain!... Pour qui me prend-il donc, ton imbécile de père?... Tu iras ce soir, avec ton âne, chercher un sac de mouture à mon moulin, et tu vas emporter un panier de vin vieux avec un quartier de mouton; voilà, pour le moment, ce qu'il faut à ta mère. Si d'ici à deux ou trois jours ses forces ne reviennent point, tu me le feras dire. Va, mon enfant.

— Eh bien, dit M. Minxit à Benjamin, comment trouves-tu la médecine des urines?

— Vous êtes un brave et digne homme, monsieur Minxit; voilà ce qui vous excuse; mais, diable! vous ne me ferez toujours pas traiter une chute de perron autrement que par la saignée.

— Alors, tu n'es qu'un conscrit en médecine; tu ne sais donc pas qu'il faut des drogues aux paysans, sinon ils croient que vous les négligez?... Eh bien donc, tu ne consulteras pas les urines; mais c'est dommage, tu aurais fait un joli sujet.

CLAUDE TILLIER.

Le faux-col. — Le professeur vient d'expliquer que dans un quart il y a deux huitièmes. Il interpelle Bob, qui n'écoutait pas :

— Bob, qu'y a-t-il dans un quart!

— De la mousse, répond Bob, dont le père tient une brasserie...

Chiquette de l'ouïlio de ricin.

Sède-vo que l'è que dâi gnû à dâi z'agate? Pèttre bin que nâ, cà dein noutron teimps on n'avâi pas de cliiau bougreri que l'è bouted'ora l'ant et que l'è dâi z'affère riond et gros quemet dâi pronme bèrodzo. Lè z'autro iâdzo, quand on voliâve redzoï on bouïbo on lâi atsetâve on coucon à bin onna navetta, ora lâi faut de cliiau z'agate que l'è onna vergogne;